

*Les Annales de Brekkukot*



*La collection de poche des éditions Zulma*

Né à Reykjavík, Halldór Laxness (1902-1998) publie son premier roman à dix-sept ans. Il mène une vie de bohème en Europe, en Union soviétique et aux États-Unis, avant de revenir en Islande en 1939. Acteur de l'indépendance de son pays, il reçoit le prix international de la Paix en 1953. Son œuvre, immense, se distingue par une grande diversité et un style empreint d'humour et de poésie. Auteur de plusieurs cycles romanesques, dont la trilogie *La Cloche d'Islande*, il reçoit le prix Nobel de littérature en 1955.

« Un écrivain puissant et prolifique, au talent et à l'œuvre protéiformes. »

*Télérama*

HALLDÓR LAXNESS

LES ANNALES  
DE BREKKUKOT

*Roman traduit de l'islandais  
par Régis Boyer*

ÉDITIONS ZULMA  
*Paris • Veules-les-Roses*

*Les Annales de Brekkukot*  
s'inscrit dans notre

**BIBLIOTHÈQUE IDÉALE  
DES LITTÉRATURES EUROPÉENNES**

Cet ouvrage a été financé avec le soutien  
de la Commission européenne.  
Cette publication reflète seulement les vues de l'auteur  
et la Commission ne saurait être tenue responsable  
de quelconque usage des informations qu'elle contient.



**Cofinancé par  
l'Union européenne**

Titre original :  
*Brekkukotsannáll*

© Auður Laxness, 1957.

© Librairie Arthème Fayard, 2009, pour la traduction française.

© Zulma, 2022, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *Les Annales de Brekkukot*  
n'hésitez pas à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

## UNE ÉTRANGE CRÉATURE

Un sage a dit que juste après le fait de perdre sa mère, il n'y a rien de plus salubre pour un enfant que de perdre son père. Quoique je ne souscrivais jamais totalement à un tel propos, je serais le dernier à le rejeter d'emblée. Pour ma part, je formulerais pareille doctrine sans amertume envers le monde, ou plutôt sans la douleur que le simple son de ces mots implique.

Quoi que l'on puisse penser de la valeur de cette opinion, il s'est trouvé que je dus moi-même me passer de parents en ce monde. Je ne dirai pas que ce fut ma chance, ce serait aller trop loin. Mais je ne puis appeler cela une malchance, du moins en ce qui me concerne. Car, en contrepartie, il m'échut un grand-père et une grand-mère. Mieux vaudrait dire que la malchance était plutôt du côté de mon père et de ma mère, non que j'eusse été pour eux un fils modèle, loin de là, mais parce que les parents ont plus besoin d'enfants que les enfants de parents ; mais ceci est une autre affaire.

Pour faire bref, disons qu'au sud du cimetière, dans notre future capitale de Reykjavík, là où la pente se met à diminuer, au sud de l'Étang, à l'endroit exact où Gudmundur Gúdmúnsen (le fils de Jón Gudmundsson de la Boutique de Gúdmúnsen) finit par se construire un magnifique manoir, il y avait autrefois une petite ferme de tourbe et de pierre à deux pignons

de bois qui regardaient vers l'est, du côté de l'Étang ; et cette petite ferme s'appelait Brekkukot.

C'est là que mon grand-père demeurait, feu Björn de Brekkukot, qui s'en allait parfois pêcher le lompe au printemps ; à ses côtés vivait la femme qui a été plus proche de moi que la plupart des autres femmes bien que je ne sache pas grand-chose d'elle : ma grand-mère. Cette petite maison de terre hébergeait gratuitement quiconque avait besoin d'un abri. À l'époque où je vins au monde, cette chaumière était remplie de gens que l'on appellerait aujourd'hui des réfugiés : des gens qui fuient leur pays, qui abandonnent en pleurs leur foyer natal parce que leurs conditions de vie sont tellement épouvantables que leurs enfants ne survivent pas à leur première année.

Et il se fit qu'un jour, à ce que l'on m'a dit, arriva sur les lieux une jeune femme venant de quelque part dans l'ouest, ou dans le nord. Ou peut-être même dans l'est. Cette femme, en raison de sa pauvreté et de son délaissement, se rendait en Amérique ; elle fuyait ceux qui gouvernaient l'Islande. On m'a dit que sa traversée avait été payée par les mormons, et je crois savoir que l'on trouve parmi eux certains des habitants les plus remarquables d'Amérique. Quoi qu'il en soit, sans plus de cérémonies, cette femme que je viens de mentionner donna naissance à un enfant durant son séjour à Brekkukot, alors qu'elle attendait son bateau. Et lorsqu'elle eut mis au monde son enfant, elle le regarda et dit :

« Ce garçon s'appellera Álfur.

— Je préférerais plutôt lui donner le nom de Grímur, dit ma grand-mère.

— Alors, nous l'appellerons Álfgrímur », dit ma mère.

Et la seule chose que cette femme m'ait donnée, en dehors du corps et de l'âme, c'est ce prénom : Álfrímur. Comme tous les enfants sans père d'Islande, on m'appela Hansson<sup>1</sup>. Puis la femme me quitta, nu comme la main, ne me laissant que ce prénom étrange, me remettant dans les bras de feu Björn le pêcheur de Brekkukot, et elle disparut. Elle ne fait désormais plus partie de cette histoire.

Et j'entame ce livre avec la vieille pendule qui se dressait dans la salle de Brekkukot en tictaquant. Dans cette pendule il y avait une clochette d'argent, dont le son cristallin qui marquait les heures s'entendait non seulement dans toute notre ferme, mais aussi dans le cimetière. Dans ce dernier il y avait une autre cloche, en cuivre, dont les accents profonds parvenaient jusqu'à l'intérieur de notre ferme. Ainsi l'on pouvait, selon le vent, entendre résonner de concert dans notre petite maison de tourbe deux cloches, l'une d'argent, l'autre de cuivre.

Notre pendule possédait un fronton décoré et, au milieu de cette ornementation, on pouvait lire une inscription disant qu'elle avait été fabriquée par Mr James Cowan, vivant à Édimbourg en l'an 1750. Elle avait certainement été destinée à prendre place dans une autre maison que dans la ferme de Brekkukot, car il avait fallu retirer son socle pour qu'elle puisse tenir sous notre plafond. Cette pendule tictaquait sur un rythme lent et majestueux et il m'apparut bientôt qu'aucune autre pendule ne valait la peine d'être prise en considération. Les montres de gousset des gens me faisaient l'effet de tout petits enfants muets en comparaison de notre pendule. Les secondes, dans

---

1. Hans : « lui », Hansson : « fils de lui ». (*Toutes les notes sont du traducteur.*)



les montres des autres, ressemblaient à des insectes au galop qui se seraient fait la course alors que les secondes de la pendule de Brekkukot étaient comme des vaches qui allaient aussi lentement qu'il est possible de marcher sans demeurer immobile.

Il va sans dire que, s'il se passait quelque chose dans la pièce, on n'entendait jamais la pendule, comme si elle n'existait pas. Mais dès que le calme était revenu, que les invités étaient partis, qu'on avait fini de débarasser la table et que la porte était fermée, elle recommençait sans se laisser troubler. Et si l'on écoutait attentivement, on distinguait parfois des accents chantants dans le mécanisme, ou quelque chose de très semblable à un écho.

Comment se fait-il que je me sois mis en tête que dans cette horloge vivait une étrange créature, qui était l'Éternité? Pour une raison ou pour une autre, il m'apparut tout simplement, un jour, que le mot qu'elle prononçait en tictaquant, un mot de quatre syllabes accentué sur les syllabes paires, était é-TER-ni-TÉ, é-TER-ni-TÉ. Est-ce que je connaissais ce mot, alors?

Il est bizarre que ce soit ainsi que j'ai découvert l'éternité, bien avant de savoir ce qu'était l'éternité, et même avant d'avoir connaissance de la proposition selon laquelle tous les hommes sont mortels – oui, alors même que, pour ma part, c'était bien dans l'éternité que je vivais. C'était comme si un poisson découvrait soudain l'eau dans laquelle il nageait. J'en fis part à mon grand-père un jour que, par hasard, nous étions seuls dans la salle.

« Est-ce que tu comprends la pendule, grand-père? demandai-je.

— Ici, à Brekkukot, nous ne connaissons que très peu cette pendule, dit-il. Nous savons seulement

qu'elle donne le jour et l'heure à la seconde près. Mais le grand-oncle de ta grand-mère, qui a possédé cette pendule pendant soixante-cinq ans, m'a raconté que le propriétaire précédent lui avait dit qu'autrefois elle donnait aussi les phases de la lune, avant que quelque horloger n'y mette le nez. Les vieilles gens dans la famille de ta grand-mère affirmaient que cette pendule était capable de prédire les mariages et les décès. Mais cela, je ne le prends pas très au sérieux, mon garçon. »

Alors, je demandai : « Pourquoi la pendule dit-elle toujours : é-TER-ni-TÉ, é-TER-ni-TÉ, é-TER-ni-TÉ ? »

— Tu dois entendre des voix, mon enfant, dit mon grand-père.

— L'éternité n'existe-t-elle pas, alors ? demandai-je.

— Pas autrement que tu ne l'as entendu dans les prières du soir de ta grand-mère et dans mon *Livre des Sermons* du dimanche, mon garçon, répondit-il.

— Grand-père, dis-je alors, l'éternité est-elle une créature vivante ?

— Tâche de ne pas dire de bêtises, mon garçon, dit grand-père.

— Écoute, grand-père, faut-il prendre au sérieux d'autres pendules que la nôtre ?

— Non, dit grand-père. Notre pendule marche bien. Et cela vient de ce qu'il y a longtemps que j'ai cessé de la montrer à des horlogers. D'ailleurs, je n'ai jamais trouvé un horloger qui comprenne cette pendule. Si je ne parviens pas à la réparer moi-même, je la montre à un bricoleur. J'ai toujours trouvé que les bricoleurs étaient les meilleurs. »

## BEAU TEMPS

Lorsque je ne me trouvais pas dans la salle à écouter l'étrange créature dans la pendule, je m'amusais souvent dans le potager. Les touffes d'herbe entre les pierres du pavé atteignaient ma ceinture, les patiences et les tanaïses étaient aussi grandes que moi, et l'angélique, encore plus. Dans ce jardin, les pissenlits étaient plus beaux que nulle part ailleurs. Nous avions quelques poules, dont les œufs avaient un goût de poisson. Ces poules se mettaient à glousser dès qu'elles picoraient le long des murs, tôt le matin. C'était un son agréable et j'étais prompt à me rendormir. Parfois, vers midi, elles reprenaient leurs gloussements tout en se pavanant dans leur enclos, et de nouveau, je m'endormais, envoûté par ces enveloppantes sonorités aviaires et par la fragrance des patiences. Il ne faut pas que j'oublie non plus de remercier notre mouche bleue pour sa participation à cette extase de la mi-été. Elle était si bleue que l'éclat du soleil lui donnait des reflets verts, et les accents joyeux de la vie en ce bas monde vibraient sans relâche sur sa corde au diapason parfait.

Mais que je joue dans le potager, sur le pavé ou dans le sentier, mon grand-père était toujours présent quelque part, silencieux et omniscient. Il y avait constamment des portes ouvertes, ou entrebâillées, portes de la ferme ou du hangar à poisson, de la cabane à filets ou de l'étable, et il était à l'intérieur, à brico-

ler. Parfois, il démêlait un filet sur le muret en pierres sèches, ou bien il réparait quelque chose. Ses mains ne restaient jamais inactives, mais il ne donnait jamais l'impression de travailler. Il ne manifestait jamais qu'il était conscient de la présence de son petit-fils tout près de lui, et je ne prêtais pas grande attention à lui non plus, et pourtant, malgré moi, je ressentais toujours sa présence à l'arrière-plan. Je l'entendais se moucher à longs intervalles, puis s'offrir une prise. Sa continuelle et silencieuse présence habitait chaque coin et recoin de Brekkukot. C'était comme de mouiller confortablement l'ancre, votre âme pouvait trouver en lui toute la sécurité qu'elle désirait. Aujourd'hui encore, j'ai de temps en temps le sentiment qu'une porte est entrebâillée quelque part près de moi ou derrière moi ; ou bien encore droit devant moi ; et que mon grand-père est là, à l'intérieur, en train de bricoler. Voilà pourquoi il me paraît approprié, si je dois évoquer le monde dans lequel j'ai vécu, de commencer par donner quelque aperçu de mon grand-père.

Feu Björn de Brekkukot était né et avait été élevé dans cette partie du monde. Son père avait été fermier, ici, à Brekkukot, à l'époque où c'était une ferme qui possédait des prairies sur la rive sud de l'Étang, là où, ensuite, on tira de la tourbe afin d'alimenter la future capitale en combustible. C'étaient alors des Danois qui gouvernaient le pays. Mais au commencement de mon histoire, un gouverneur islandais avait été nommé ; on l'appelait « ministre du roi » parce qu'il dépendait du roi des Danois tout comme l'Althing<sup>1</sup>. À la naissance de mon grand-père, il n'y avait guère que deux mille personnes dans la capitale. Dans mon

---

1. Le Parlement islandais. L'Islande fut sous la coupe danoise de 1385 à 1944.

enfance, il y en avait près de cinq mille. Lorsque mon grand-père était enfant, les seules personnes qui comptaient étaient quelques rares fonctionnaires que l'on qualifiait tantôt de « notables », tantôt d'« autorités », et une poignée de marchands étrangers, principalement des juifs du Schleswig-Holstein qui parlaient le bas-allemand et se disaient danois. Car en ce temps-là, il n'était pas permis aux juifs de commercer sur le territoire danois proprement dit, mais uniquement dans les duchés et colonies danois<sup>1</sup>. Les autres habitants de la ville étaient des métayers qui s'adonnaient à la pêche en mer et qui, parfois, possédaient une petite part dans une vache ou avaient quelques moutons. Ils avaient des petites barques sur lesquelles ils pouvaient parfois hisser une voile.

Lorsque mon grand-père était enfant, chacun se suffisait à soi-même en fait de poisson, hormis les notables et les marchands qui vivaient surtout de viande. Mais lorsque la bourgade se développa et se mit à donner l'image d'une ville en même temps que s'instaura une sorte de division élémentaire du travail, que l'on vit apparaître des artisans et des dockers qui n'avaient pas la possibilité de sortir en mer et qu'un peu d'argent commença à circuler, une ou deux personnes entreprirent de gagner leur vie en attrapant du poisson pour remplir le garde-manger de leurs voisins. Mon grand-père fut l'un de ceux qui gagnèrent leur vie de la sorte. Ce n'était pas un armateur au sens où il aurait fait des affaires, pas plus qu'il ne possédait de part dans un bateau en copropriété. Il ne fit jamais partie de ceux qui sèchent le poisson à une échelle suffisamment grande pour faire affaire avec

---

1. Avant 1864, le Danemark possédait les duchés du Schleswig et du Holstein.

des marchands et amasser de l'argent ou de l'or dans un coffre, et se mettent soudain à acheter des terres ou des propriétés ou à prendre des parts dans un bateau ponté, comme c'était devenu la mode. Rien de la sorte. Quand le temps était beau, il avait coutume de prendre la mer de bonne heure le matin, partant de Grófin ou de Bótin, emmenant dans sa barque un ou deux auxiliaires, puis de jeter ses filets quelque part devant les îles – il leur arrivait même de ramer jusqu'à Svid. Quand il revenait, grand-mère et moi attendions à l'embarcadère, avec une bouteille de café enveloppée dans une chaussette et une tranche de pain de seigle dans un mouchoir rouge. Ensuite, mon grand-père s'en allait, sa prise dans une brouette, et la vendait comptant en ville, dans la rue ou au porte à porte. En hiver ou tard dans l'été, il pêchait surtout de la morue et de l'aiglefin, et parfois aussi de la plie et du petit flétan. Aucun autre poisson ne comptait. Ce qui restait invendu, mon grand-père le nettoyait à la maison et le pendait à des poutres dans le hangar à poisson pour en faire du poisson séché.

Quand venaient les derniers mois d'hiver, il cessait d'aller sur zone, comme on disait alors, et se rabat-tait sur le lompe. Il allait le chercher dans les algues, tantôt dans le Skerjafjörður ou bien au large de Grandi. Je ne suis pas sûr que beaucoup de monde sache qu'il existe, entre le mâle et la femelle du lompe, une différence marquée. Le mâle, qui compte au nombre des poissons revêtus des plus belles couleurs, est, en outre, excellent, mais la femelle est moins estimée et d'ordinaire, on en fait des salaisons. Ceux qui pêchent le lompe ne sont jamais appelés pêcheurs de mâles, mais toujours pêcheurs de femelles, et mon grand-père était l'un d'entre eux. Dans le sud, sur

les Ness, on dit que le printemps commence lorsque débute la saison du lompe et que les voiles aux couleurs d'écorce des Français brillent dans la baie du Faxaflói.

Vers la fin mars, chaque matin mon grand-père se trouvait en ville avec sa brouette, à l'heure où les gens se levaient pour vendre du lompe frais. Ceux qui ne s'éloignent pas plus que cela de la côte ne sont pas d'ordinaire, en Islande, reconnus comme des pêcheurs – je doute que, de sa vie, mon grand-père ait jamais vu la haute mer. Il ne serait pas plus juste de dire que mon grand-père était à la tête d'une entreprise de pêche, même s'il pataugeait dans les algues accompagné d'un ou deux assistants ou qu'il lançait un filet à un jet de pierre du rivage. Dans d'autres pays, quiconque s'en irait en barque à la rame de si bon matin et viendrait à votre porte à l'heure du petit déjeuner avec du poisson serait sans aucun doute un pêcheur, et, en effet, mon grand-père ressemblait un peu à ces pêcheurs que l'on voit sur les tableaux étrangers, si ce n'est qu'il ne portait jamais de bottes et encore moins de galoches, mais les traditionnels mocassins faits maison, en cuir traité à l'alun, connus sous le nom de « chaussons islandais » ou « chaussures légères ». Et quand il était en mer par temps de pluie ou de forte houle, il portait un pantalon et un sarrau, l'un et l'autre faits de peau trempée dans l'huile de baleine. Mais lorsqu'il circulait en ville, il portait toujours ces chaussures légères islandaises, de couleur verte, et des chaussettes de laine bleues à bordure blanche confectionnées par ma grand-mère. S'il pleuvait, il fourrait ses bas de pantalon dans ses chaussettes. Il pouvait y avoir de la boue dans les rues, cela ne se voyait jamais sur les chaussures ou les chaussettes de mon grand-père. Il portait une barbe en collier comme

les pêcheurs hollandais ou danois sur les tableaux, ses cheveux formaient des boucles blanches, coupées net dans le bas. Lorsqu'il ne portait pas son suroît, il était en chapeau noir à large bord, de l'espèce qui est appelée chapeau de clerc en Allemagne et chapeau d'artiste au Danemark, à fond bas, froissé, et doublé de soie rouge. D'aussi loin que je me souviens, ce chapeau n'avait jamais été neuf, mais ne vieillit jamais non plus. Il avait toujours les mêmes plis. Un jour, il s'envola et mon grand-père fit fixer deux rubans par ma grand-mère. Par la suite, il attachait ce chapeau sous son menton quand il y avait du vent.

Dans notre hangar à poisson dont la moitié servait à remiser les instruments de pêche, le lompe femelle était suspendu jusqu'à la fin du printemps, à côté du poisson-chat séché, du flétan et de l'aiglefin. Parfois, mon grand-père faisait bouillir du foie de poisson sur un feu au sud du hangar à poisson. L'odeur rance du lompe femelle mêlée à la senteur de l'huile de foie et des résidus se mélangeait au parfum de l'herbe qui poussait, des tanaïses et de l'angélique, ainsi qu'à la fumée de tourbe sortant de la cheminée de ma grand-mère. Vers l'époque où la mouche bleue pondait ses œufs, il fallait s'occuper du poisson séché car c'était alors que l'on vidait le hangar à poisson. Chaque pierre des murs de notre ferme scintillait d'écailles de poisson, tout comme les barreaux du hangar et les blocs de tourbe empilés au nord de celui-ci. Le même scintillement se voyait également dans le bournier qui se formait entre le hangar et la ferme quand il pleuvait. Toute chose dans notre lopin de terre était enduite de foie et d'huile, jusqu'au tourniquet qui tournait horizontalement sur son axe dans la porte du jardin derrière la chaumière. Tout au sud



de notre lopin, au plus loin de la ferme, se trouvait l'entrepôt de mon grand-père. Lui aussi était divisé en deux parties, dont l'une était pourvue d'un plancher : c'était là que l'on conservait toutes sortes de provisions. Car nous avions coutume d'acheter en une fois tout ce qu'il fallait à notre maisonnée pour six mois. La viande, nous la salions nous-mêmes dans un tonneau qui nous durait l'année entière. Dans l'autre partie de l'entrepôt habitaient Gráni et Skjalda. Ainsi, chez nous, la senteur de l'huile et l'âcre fumée se mêlaient-elles non seulement aux odeurs de l'herbe, mais aussi à celles d'un cheval et d'une vache.

Et cependant, cette journée de plein été continuait de s'écouler...

Et donc, comme j'étais assis là dans le potager à m'amuser en ce jour d'été, la mouche bleue bourdonnant, alors que les poules gloussaient et que la cabane à filets de mon grand-père était entrouverte, que le soleil brillait du haut du ciel avec autant d'éclat qu'il est possible pour un soleil en ce bas monde, je vis un homme qui, ayant dépassé le mur du cimetière, s'approchait en titubant sous le chargement monstrueux d'un sac plein à craquer. Il força, avec le sac, le passage à travers notre tourniquet qui ne faisait guère plus de soixante centimètres de large, si bien qu'aucun doute n'était possible : il avait bien pour but de nous rendre visite. En fait, je ne me rappelle pas si je le reconnus alors, mais je l'ai toujours reconnu lorsque je le vis par la suite. C'était l'un de ces chemineaux, comme on les appelait, ou ouvriers de rencontre ; il allait parfois à la pêche avec mon grand-père, ou l'aidait à nettoyer le poisson. Il devait avoir une petite ferme dans le district de Skugga et toute une marmaille affamée, mais cela n'a rien à voir avec mon histoire. Je

crois qu'il s'appelait Jói de Steinbær. Si je raconte ce qui lui arriva, c'est parce que cela est resté ancré dans mon esprit et que ma propre histoire ne serait pas complète si je ne le mentionnais pas ici. Mais avant de raconter son histoire, je voudrais surtout prévenir le lecteur que ce qu'il va entendre là n'a rien de spectaculaire ni d'épique.

L'homme posa son sac sur le pavé de la ferme et s'assit tout en essuyant de sa manche la sueur de son front. Il m'adressa la parole, petit garçon que j'étais, et demanda :

« Ton grand-père, Björn le batelier, est-il à la maison ? »

Lorsque mon grand-père sortit de la cabane à filets et s'avança sur le pavé où le soleil brillait sur les écailles de poisson, le visiteur se leva de son sac et tomba à genoux à côté de son fardeau, ôta sa casquette, se mit à la tordre tout en baissant la tête, et dit :

« Je t'ai volé ces mottes de tourbe cette nuit, mon cher Björn, je les ai prises dans le tas là-bas près du mur de l'entrepôt.

— Ah bon ! dit mon grand-père. C'est mal. Et il n'y a pas une semaine que je t'ai donné un sac de tourbe.

— Oui, et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit à cause de mes tourments de conscience, dit le voleur. À peine si j'ai eu envie de mon café ce matin. Je sais que je ne connaîtrai plus un seul jour de bonheur tant que tu ne m'auras pas pardonné.

— Tout à fait, dit Björn de Brekkukot. Mais essaie donc de te remettre sur tes pieds tandis que nous parlons. Et remets ta casquette.

— J'ai le sentiment que je ne serai plus jamais capable de me tenir droit de toute ma vie, dit le voleur,

et encore moins de mettre ma casquette. »

Mon grand-père pris solennellement.

« Oui, on ne peut guère s'attendre à ce que tu te sentes le cœur léger après une action comme celle-là, dit-il. Puis-je t'offrir une prise ?

— Je t'en remercie, dit le voleur, mais je pense que je ne le mérite pas.

— Bon, à ta guise, dit mon grand-père. Mais dans un cas comme celui-ci, il faut que je réfléchisse un peu. Ne veux-tu pas entrer et prendre une tasse de café tandis que nous discutons de cela ? »

Ils laissèrent l'objet du vol sur le pavé et entrèrent. Le soleil brillait sur le sac de tourbe.

Ils passèrent dans la salle.

« Assieds-toi, et ne fais pas cette tête-là », dit mon grand-père. Le voleur posa sa casquette froissée sous sa chaise et s'assit.

« Oui, nous avons un temps vraiment splendide en ce moment. Il me semble bien qu'il a été favorable à la pêche tous les jours depuis le mois d'avril.

— Oui, dit le voleur. C'est un temps tout à fait magnifique.

— J'ai rarement vu de mes yeux un pareil aiglefin de printemps comme cette année, dit mon grand-père. Chair rose et parfumée.

— Oui, de l'aiglefin magnifique, dit le voleur.

— Ou la façon dont ça pousse dans les prairies, dit mon grand-père.

— Oui, on peut bien dire ça, dit le voleur. Comme ça pousse ! »

Ma grand-mère les servit. Ils continuèrent de discuter de la saison en mer et sur terre tout en sirotant leur café. Lorsqu'ils en eurent fini, le voleur se leva et remercia d'une poignée de main. Il ramassa sa

casquette par terre et se prépara à partir. Mon grand-père le suivit sur le pavé, le voleur continuant de tordre sa casquette entre ses mains.

« Tu as peut-être l'intention de me dire quelque chose avant que je m'en aille, mon cher Björn ? dit le voleur.

— Non, dit mon grand-père. Tu as commis une action que Dieu ne peut pardonner. »

Le voleur soupira et dit à voix basse : « Eh bien ! mon cher Björn, je te remercie de tout cœur de ce café, au revoir et que Dieu t'assiste maintenant et toujours.

— Au revoir », dit mon grand-père.

Mais alors que le visiteur allait passer le tourniquet, avec sa casquette, mon grand-père l'appela et dit :

« Hé ! ne peux-tu pas prendre ce sac et ce qu'il peut bien y avoir dedans, mon pauvre vieux ! Un sac de tourbe, ce n'est rien du tout pour moi. »

Le voleur fit demi-tour dans le tourniquet, et vint serrer de nouveau la main à mon grand-père, par reconnaissance, mais il ne put prononcer un mot. Il se détourna tout en mettant sa casquette, puis il rechargéa son sac sur ses épaules et franchit le tourniquet de la même façon qu'il était venu par ce beau temps.

## POISSON SPÉCIAL

On a dit comme mon grand-père était un homme de foi orthodoxe, sans que l'idée lui vînt jamais de prier Dieu de prendre les humains pour modèles, selon l'étrange prière du Notre Père qui dit : « Pardonne-nous comme nous pardonnons aussi. » Mon grand-père avait carrément dit à l'homme de Steinbær : « Dieu ne peut pas te pardonner, mais pour moi, Björn de Brekkukot, ça n'a aucune importance. » Si bien que je ne doute pas que mon grand-père ait eu une échelle de valeurs particulière sur la plupart des choses qui se produisent dans la vie d'un pêcheur.

Pour corroborer cela, je vais rapidement évoquer la question du poisson telle qu'elle se présentait à Brekkukot, ou, plus exactement, la loi morale en relation avec le poisson. On peut dire que les idées de mon grand-père sur les pêcheries ne s'accordaient que fort peu avec l'évolution rapide de la société qui prit place pendant mon enfance au-delà du tourniquet de Brekkukot. D'autre part, on n'en était pas encore au point d'avoir conscience de la société qui commençait à fermenter autour de nous. En tout cas, je peux affirmer que je fus élevé avec une opinion sur l'argent bien différente de celle qui a cours parmi les banquiers.

Je pense que nos valeurs avaient leur origine dans la conviction de mon grand-père selon laquelle l'argent que les gens considéraient comme leur appartenant de

droit avait été illégalement amassé, voire falsifié, s'il dépassait le revenu moyen d'un travailleur. Et que par conséquent, toutes les grandes fortunes étaient en désaccord avec le sens commun. Je me rappelle qu'il disait souvent qu'il n'accepterait jamais de recevoir plus d'argent qu'il n'en avait gagné.

Mais beaucoup demanderont : Que gagne un homme ? Combien un homme mérite-t-il de recevoir ? Combien un pêcheur peut-il recevoir ? Le diable seul le sait. De nos jours, quiconque rejette la conception des choses que se font les banques se verra contraint de résoudre seul plusieurs cas de conscience par jour. Mais ces problèmes ne semblaient jamais désorienter mon grand-père ni lui causer d'inquiétude. Des difficultés qui, aux yeux de la plupart des gens, auraient mené à des complications sans fin se trouvaient, sans même qu'il eût à y penser, résolues par mon grand-père, avec toute l'aisance d'un somnambule qui se promène le long d'une corniche à mi-hauteur d'une falaise de trente mètres. Et même, suis-je tenté de dire, avec la même indifférence envers les lois de la nature que celle d'un fantôme traversant des portes verrouillées.

Je n'étais pas bien vieux quand j'eus vent que certains pêcheurs en voulaient à mon grand-père parce qu'il vendait parfois du poisson frais moins cher que les autres. Ils disaient qu'il était malhonnête de faire concurrence à des hommes respectables de cette façon-là. Mais quelle est donc la valeur d'un lompe mâle ? Et combien vaut une livre d'aiglefin ? Ou une plie ? C'est comme si l'on demandait : combien coûtent le soleil, la lune et les étoiles ? Je suppose que mon grand-père se répondait à lui-même, inconsciemment, que le juste prix pour un lompe, par exemple, serait celui qui

empêcherait un pêcheur d'entasser plus d'argent qu'il n'en avait besoin pour les nécessités de l'existence.

Selon la loi économique de l'offre et de la demande, tout le monde tendait à augmenter le prix du poisson quand la prise était maigre, ou le temps maussade – tout le monde, hormis Björn de Brekkukot. Si quelqu'un venait le trouver et lui disait : « Je vais t'acheter tout ce que tu as dans ta brouette aujourd'hui pour le double ou même le triple du prix normal », il regardait d'un air absent la personne qui proposait pareille offre et continuait de peser une livre après l'autre dans sa balance ou de tendre aux gens un lompe après l'autre selon ce dont chacun avait besoin pour sa marmite, et au même prix que d'ordinaire. Puis vinrent les jours où les prises étaient abondantes et le temps excellent, avec toutes sortes de poisson de bonne qualité à profusion. Ces jours revinrent de plus en plus souvent au fil du temps, surtout après que les bateaux pontés se furent mis à pêcher du poisson en pleine contenance dans le Faxaflói – sans parler des chalutiers. Pourtant, lorsque la marchandise était abondante et que la plupart des pêcheurs se sentirent obligés de baisser leurs prix de vente aux particuliers, l'idée ne vint jamais à mon grand-père de diminuer les siens ; il vendait sa prise au même prix que d'habitude. Du coup, ce fut chez lui que le poisson devint de loin le plus cher. C'est ainsi que mon grand-père Björn de Brekkukot rejeta toutes les règles fondamentales de l'économie. Cet homme se faisait une secrète idée de la valeur de l'argent qui lui était toute personnelle. Cette conception était-elle juste ou fausse ? Ou bien était-ce la conception qu'en avaient les banques qui était plus juste ? Ou celle de la Boutique de Gúdmúnsen ? Il se peut bien que mon

grand-père ait eu tort, quoique pas assez pour décourager la plupart des clients réguliers de sa brouette de faire également affaire avec lui les jours où son poisson était plus cher que chez les autres. Partout en ville, aussi loin qu'à Arnapost et d'un bout à l'autre du chemin qui montait à Mosfell, on pouvait entendre les gens affirmer que le poisson de Björn de Brekkukot avait meilleur goût que tout autre. On croyait que Björn de Brekkukot tirait de la mer, de quelque façon mystérieuse, du poisson meilleur et plus beau que les autres. Et c'est pourquoi tout le monde voulait acheter du poisson chez Björn de Brekkukot, même les jours où il était plus cher chez lui que chez les autres.